

4 Littérature Critiques

ZOÉ COURTOIS

Un homme meurt à l'angle d'une supérette bon marché dans un quartier populaire de Milwaukee (Wisconsin, États-Unis), et la planète entière regarde. Emmet, c'est le nom de celui qui gît à terre, a une quarantaine d'années, un éternel air d'enfant sage, et trois petites filles nourries grâce à plusieurs boulots. Il est noir et il suffoque entre la lumière des gyrophares et la caméra d'un smartphone, «*un genou entre les omoplates, l'air de rien*».

Davantage que de faire l'hagiographie du défunt, c'est raconter ce que le décès d'un des siens fait à la communauté peu politisée de Franklin Heights qui passionne le romancier haïtien Louis-Philippe Dalembert. Emmet est né là. Il n'a quitté les petits pavillons et la misère poussiéreuse que brièvement, pour une carrière avortée de joueur de football américain.

Dans son quartier, chacun croit savoir qui il était. Et prend la parole à son tour, chapitre après chapitre, pour payer son écot au disparu. Il y a, en vrac, l'ancienne institutrice, une femme blanche arrivée à Milwaukee cinquante ans plus tôt en même temps que le mouvement pour les droits civiques ; Ma Robinson, une ex-matonne devenue pasteur qui manie le verset comme autrefois la matraque ; Authie, amoureuse depuis toujours de son grand copain et en colère contre celle qui l'avait quitté en lui brisant le cœur, «*embabouinée*» par un bellâtre. L'écrivain est attentif à donner à chacun de ses narrateurs une tessiture singulière et dessine touche par touche un portrait furieusement beau d'Emmet qui, lui, restera silencieux.

Dans l'actualité

Et, à mesure que les pleurs se font plus revendicatifs, survient comme un coup de poing dans le ventre la voix sans regret et crue de l'officier de police Gordon. «*Le décès du Noir*», grince-t-il, embêté, va lui coûter sa carrière et sa vie de famille.

EXTRAIT

«*Il était temps de frapper un grand coup. (...) Elle avait commencé à mettre en branle le bon vieux bouche-à-oreille. Restait à faire photocopier et placarder dans toute la ville des affiches rédigées de sa propre main. Chacun apporterait sa petite pierre. Elle imaginait déjà le parcours de la marche, qui partirait d'ici même, Franklin Heights, traverserait d'autres quartiers moins concernés par ce type de problème, ramasserait au passage toutes les bonnes volontés, comme un arbre s'alimente de l'énergie vitale de chacune de ses racines pour pousser haut et solide vers le ciel, avant de terminer sa course devant l'hôtel de ville. "Milwaukee sera la lumière au milieu des ténèbres", jubila une Ma Robinson qui se croyait revenue cinquante ans en arrière. Au temps des grandes marches pour l'égalité.*»

MILWAUKEE BLUES, PAGES 174-175



Buste de George Floyd, œuvre de Chris Carnabuci, exposé à Union Square, New York, en septembre 2021. BRYAN R. SMITH/AFP

Louis-Philippe Dalembert s'inspire du meurtre de George Floyd par un policier, en 2020, à Minneapolis, pour son «*Milwaukee Blues*» : un hommage réussi

Pour que comptent la vie et la mort d'Emmet

Si le lecteur n'a pas totalement rompu avec le monde contemporain, il aura reconnu à ce stade ce qui, à tout le moins, a fourni son inspiration à Louis-Philippe Dalembert : l'assassinat de George Floyd par le policier Derek Chauvin, à Minneapolis (Minnesota), en mai 2020, donnant lieu aux manifestations du mouvement Black Lives Matter. La convaincante et généreuse épaisseur fictionnelle – d'emblée soulignée par la formule de précaution ad hoc («*Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant*

existé (...)») – s'entête à laisser disparaître derrière le visage d'Emmet celui de George Floyd.

Louis-Philippe Dalembert est coutumier d'une littérature qui prend source dans l'actualité. Il avait ainsi trouvé l'impulsion de son précédent roman (*Mur Méditerranée*, Sabine Wespieser, 2019) dans le sauvetage en mer de dizaines de réfugiés par le pétrolier danois *Torm Lotte*, durant l'été 2014. Si, dans *Mur Méditerranée*, l'auteur brouillait ses références, il s'en garde bien ici, s'assurant qu'on les reconnaisse. Le personnage d'Emmet emprunte à George Floyd ; il doit son nom à Emmett Till (dont l'assassinat, en 1955, dans le Mississippi, fut un événement moteur dans la lutte des Afro-Américains pour les droits civiques) et certains de ses rêves à celles et ceux qui peuplent les livres et les blues que le roman fait également entendre.

Une fête de la littérature

Il y a de ce superbe *Milwaukee Blues* comme de la cérémonie funéraire d'Emmet, qui clôt le roman. C'est d'abord une fête de la littérature, pètrie de références

à des textes emblématiques de la littérature antiraciste. On y trouve ainsi James Baldwin (1924-1987) et Langston Hughes (1902-1967), mais aussi quelques vers du poème *L'Élégie à Emmett Till*, du Cubain Nicolas Guillen (1902-1989), déclamés pendant le prêche : «*Dans l'Amérique des Yankees, / la rose des vents / a son pétale sud éclaboussé de sang.*»

Ensuite, le roman se fait hommage aux autres victimes de violences racistes et policières, dont l'écrivain, par la voix de ses personnages, égrène les noms et les récits de vie en chapelet. Cela fait beaucoup d'histoires. Mais (sans doute à l'image de l'auteur) la magistrale Ma Robinson, qui officie durant ces funérailles, est animée par cette belle certitude : un homme ne se dit jamais aussi bien que par une pluralité de textes et de récits. Fictifs ou réels, ils semblent parents et se confondent dans leurs péripéties comme dans leurs inexorables dénouements, d'où une atroce et néanmoins fascinante sensation de déjà-lu. ■

MILWAUKEE BLUES, de Louis-Philippe Dalembert, Sabine Wespieser, 288 p., 21 €, numérique 16 €.